10 Juin 1789



LE REPENTIR,

OU

LETTRE ſecrette d'un Membre du Parlement de Provence à un de ſes amis.

Que l'oreille des grands s'accoutume à m'entendre.

TEs reproches, ami, ſont trop amers pour les recevoir de ſang-froid : trop long-temps j'ai contraint ma bouche au ſilence, trop long-temps j'ai dévoré le ſentiment de ma honte & mes remords. Ce feu caché brûloit de ſe répandre ; & tu ne ſongeois pas à mettre ſous mes yeux le miroir fidele de l'amitié que déjà mon cœur cherchoit le tien pour s'épancher. Rends-moi à l'eſtime publique en publiant mon aveu, rends au malheur les droits qu'il a ſur la vertu. Ce n'eſt point à l'homme que je veux apprendre à rougir, c'eſt au parlementaire : ſi tu me juges par la robe qui me couvre, il eſt rare de s'y méprendre & je ſuis à mépriſér. Si tu deſcends dans mon ame, je ne ſuis plus qu'à plaindre ; & le repentir du coupable lui doit aſſurer le pardon de l'amitié.

Tu me demandes l'hiſtoire des troubles qui diviſent Marſeille & le parlement de Provence ; tu vas l'aprendre d'une bouche ingénue ; élevé dans ce temple où ſous le nom de juſtice une fauſſe idole eſt adorée, où le grand prêtre toujours altéré d'encens immolle l'innocence ſur l'autel de l'intérêt & vend à ſes favoris les oracles de la divinité : j'a

trop connu les grands pour les regretter encore ou pour les craindre. Tu verras par quels ressorts secrets nous avons un moment triomphé de la fermeté marseilloise : tu verras à quels maux notre haine livre la Provence, & comment, sous le moins sévere des rois, l'ambition parlementaire tend à l'indépendance & à l'ébranlement de son pouvoir.

Marseille, depuis 40 ans assoupie dans les bras de la servitude, vient enfin de secouer ses chaînes. Plus à plaindre que Promethée, mille vautours se nourrissoient de son foie. Le peuple, las de gémir sous le fardeau des subsides, demande à grands cris la diminution du prix des comestibles & l'anéantissement des fermes. Le nom de notre premier président déparoit une place publique, celui d'un ministre adoré en fait aujourd'hui l'ornement. Une élite de jeunes gens, brillante autant par son courage que par ses sentimens, veille à la sûreté de la ville, pendant que le peuple travaille à son bonheur. Pour arrêter le torrent prêt à nous entraîner, il nous faut un pouvoir sans borne émané du trône à quelque prix que ce soit, dût on ne l'obtenir que par l'imposture & la calomnie : n'importe, la calomnie & l'imposture sont les agens de l'intérêt. Il s'agit d'incriminer un peuple vertueux & peu méfiant ; il s'agit de caresser la cour, de se courber devant un prince, objet de notre haine ; quatre d'entre nous sont envoyés en députation ; Castillon les seconde ; habile à cette métamorphose, Castillon prend, quitte & reprend la robe de juge & l'habit de courtisan ; à la faveur de ce double déguisement, bientôt lui seul est écouté, aisément la bonté des rois est trompée, & leur courroux trop tôt servi ; une fatale déclaration est surprise au conseil d'état ;

une armée destinée pour Marseille quitte les frontieres du royaume & se répand dans la Provence ; les échafauds y sont dressés. O cruels effets de la vengeance ! je vois des infortunés agriculteurs que la misere égara, fuyant de tout côté, leur famille, leur triste patrie & le glaive du bourreau, chercher chez un peuple étranger un asile contre le malheur ; je vois une récolte pendante expirer, faute de bras, & ménacer la province d'une famine prochaine ; je vois des troupes abandonnant à l'ennemi les porte de la France, traîner les apprêts de la guerre dans des lieux où regne l'ordre & la paix. Ces maux, ami, sont notre ouvrage, & nous en cherchons les auteurs ; nous faisons des malheureux, & nous les chargeons de nos crimes ; la cause de l'innocent est portée au tribunal du coupable ; Marseille seule entend s'approcher l'orage sans s'émouvoir. Beauval, ce rodomont parlementaire, St. Marc affectant, sous les rides de l'âge, une fermeté qu'il n'eut jamais, l'insidieux le Franc, & Delisle, cet ingrat neveu d'un oncle cher aux Marseillois, éclatent en vaines menaces ; Marseille se rit de leur courroux. Si elle n'avoit eu dans son sein que des ames fermes & incorruptibles, c'en étoit fait de nous ; mais des espions sont semés, des pieges tendus, des suborneurs gagés, l'or éblouit l'un, le danger épouvante l'autre, les principaux de la ville succombent, les gens en charge sont corrompu, une horde parlementaire s'empare du conseil municipal, les jeunes gens sont dépouillés impérieusement des marques de leur gloire, l'exil est la récompense de leurs bienfait ; sous le prétexte d'une conférence avec M. de Caraman les échevins viennent dans Aix ; l'intendant méditoit ce moment. Dans un endroit secret,

cabinet du menſonge, la politique ſe concilie avec l'intérêt, les privileges de Marſeille y ſont mis aux encheres, & la perte des vertueux citoyens jurée: ô pere de la patrie! quel trafic infame avez-vous fait de la liberté de vos enfans ? Une ſeule plainte de votre bouche déſintéreſſée, une requête du conſeil des trois ordres rendoit à Marſeille ſes droits, ſa ſplendeur, & lui délioit les mains; la cour ſouveraine y étoit rétablie, & ce monument inconteſtable de l'équité de nos Rois, le devenoit encore de votre gloire; mais vous avez tout trahi, tant il eſt vrai que l'homme courageux n'a que le lâche à craindre. Le maire & l'aſſeſſeur viennent au milieu des huées ſe revêtir du chaperon que leur dos à ſali; nouveaux Ulyſſes, ils avoient, dit-on, bouché leurs oreilles pour ne point entendre les doux vivats de la populace; leurs collegues ſont enchanté de les revoir & tous les ſix ſemblables aux eſclaves de Neron aſſis ſur la chaiſe Currule, attendent, tête baiſſée, les volontés de leur maître. Marſeille alloit rentrer ſous nos loix, l'hydre fiſcale y reſſuſcitoit, nous triomphions & déjà je me repétois les dernieres paroles que Cléopatre expirante addreſſe à ſon fils.

De crime en crime enfin te voilà Roi:

Bientôt la ſcene change, nos lauriers uſurpés ſe flétriſſent; la vérité, fille du temps, arrive aux pieds du trône, un ordre dicté par la clémence & l'équité nous arrache le pouvoir barbare de juger nos ennemis, Marſeille eſt affranchie des fermes & de l'impôt ſur les alimens, reſte l'intendant: peut être, cher ami, tu me demanderas quel eſt cet homme dont la renommée t'a paré confuſément le ſorr de ceux qui ont oſé le peindre

ne m'intimide point, David enfans délivra la judée du monſtre Goliath.

Ennemi dangereux, ami plus dangereux, peut-être, habile à connoître les hommes ſans en être connu, à ſe faire craindre, à ſe former des ſectateurs, comme Caligula à Capoüe, Latour apprit de bonne heure l'art de diſſimuler. Ambitieux de l'or & des honneurs, inſenſible à tout le reſte; jamais il ne goûta le plaiſir de faire des heureux, les bienfaits qu'il rend, cachent toujours quelque perfidie. Politique courtiſan de ceux dont il veut être careſſé, il finit par leur donner des fers. Enfin, intendant eſtimé, s'il n'eût jamais ouvert ſon cœur qu'à la vertu, il eſt au miniſtériat, ce que Sixte fût dans la chaire de Saint Pierre, ce que Charles-Quint fut ſur le trône.

Dès l'inſtant où les rênes de la Provence furent confiées à ſes mains, avec quelle habileté, comme premier préſident, comme intendant, ne jetta-t-il pas des deux côtés les fondemens de ſa puiſſance. Tantôt, je le vois, favoriſant la probité des fermiers, couvrir adroitement leur brigandage du manteau de l'honnêteté; tantôt veillant à l'entrepriſe des travaux publics, alignant lui-même les chemins, élargir ou rétrecir à ſon gré le compas de Nogaret; tantôt, pénétrant incognito dans le conſeil municipal, conduire l'eſprit foible des ſix fantômes d'échevins, additionner le montant des revenus & des dépenſes de la ville & du ſuperflu, faire entr'eux & lui, le partage que fit de la Chevre, le Lion de la fable; tantôt glaçant d'effroi ces préſomptueux trafiquans, qui compoſent la chambre commerçante, diriger lui-même leurs calculs; tantôt ſe gliſſant dans le bureau de la ſanté, ruiner le peuple, pour le

préſerver de la peſte ; tantôt s'aſſociant en ſecret à toutes ces compagnies, qui ſont les vers rongeurs du commerce, leur donner des privileges, à pleines mains, comme le Pape donne des bulles. Ainſi la crainte & l'intérêt ſont les deux liens par leſquels il s'eſt aſſuré l'ame vénale des gens en place. Ces êtres plus avilis que lui ſont à la fois les ſuppôts de ſon avidité, les garants de ſon innocence. Lorſque je jette les yeux ſur ma patrie, ſur cette cité autrefois libre, que je compare la beauté naturelle de ſa ſituation, avec ſes triſtes promenades, ſes avortons d'édifices, ſes fontaines qui demandent aux paſſans le ciſeau du ſculpteur, il me ſemble voir une belle eſclave, ſous les lois d'un maître avare & jaloux.

Tel eſt, mon cher, le labyrinthe, à travers lequel la politique a conduit cet homme dangereux ; mais, garde toi de t'y tromper, la haine qu'il conſerve au peuple, n'eſt point produite par la cauſe générale des parlemens, mais par ſon intérêt qui s'y trouve lié.

Tu ſais comment, au dernier ſignal de notre deſtruction, la politique parlementaire triompha de la ſageſſe du plus humain des rois & des projets mal combinés de ſon miniſtre ; le peuple aveuglé voyoit en nous ſon défenſeur ; nous avions mis ſous ſes yeux le miroir magique qui lui retraçoit ſon bonheur & lui cachoit nos deſſeins. Toujours trop prompt à ſe décider, le peuple embraſſa notre cauſe, croyant embraſſer la ſienne. La Guienne, le Bearn, le Dauphiné, la Bretagne, ſe ſouleverent. Aujourd'hui que le maſque eſt tombé, que le monarque tend les mains à l'opprimé, nous les tendons à l'oppreſſeur, nous ramenons les grands à notre cœur ; ainſi, tour-à-tour adulateurs du foible

& du puissant, nous devenons tour-à-tour, par l'un, les tyrans de l'autre. Les haines de parti, les cabales secretes, les intrigues de cours, les divisions particulieres sont notre ouvrage. Nobles, possédants fiefs, fermiers, sénéchaux, intendans, archevêques, sont autant d'intérêts réunis contre un seul intérêt, sont autant de petits despotes qui s'élevent au sein de la monarchie, & qui nous consacrent solemnellement leurs suffrages. C'est par leurs mains que nous jettons au milieu des états-généraux la funeste pomme d'or qui en détruit l'harmonie, & qui rompt les mesures d'un ministre populaire; c'est par eux que nous voudrions assujettir nos rois aux lois capricieuses de l'aristocratie. Semblable à la chemise du Centaure Nessus, la robe de Themis nous brûle & nous dévore du feu de l'ambition. Mais le moment de notre déclin est marqué; que l'appareil de notre puissance ne t'en impose point : la sécurité est sur nos fronts le trouble dans nos cœurs. Notre regne est passé. Les partisans de Molina couvroient leurs desseins du voile sacré de la religion, nous couvrons les nôtres du voile impénétrable de la justice; héritiers de leurs vues ambitieuses, leur destin nous attend, & les derniers actes de notre autorité chancelante, ne sont que les élans du désespoir.

Au sein de tant d'horreurs, cher ami, qu'il est affreux pour une ame sensible d'en être malgré soi le témoin & le complice! Ici la raison est d'un foible secours; ici la philosophie est à l'inquisition. Placé entre la vertu & le vice, & dans la cruelle nécessité de périr ou d'être criminel, on m'a même ôté la liberté du choix. Haï de ceux dont je voudrois être l'idole, protégé par ceux que je hais; au lieu d'amis, je n'ai que des courtisans; au lieu d'enne-

mis, que des victimes ; ton cœur, lui ſeul, me reſte pour adoucir les peines du mien ; c'eſt à ſon tribunal que je plaide ma cauſe, je ne réclame point ton indulgence, ſois mon juge avant que d'être mon ami.

Je ſuis, &c.



RÉPONSE AU REPENTIR

Du Robin de Leleſpont par ſon Confeſſeur.

VOs fautes ſont graves, cher frère, votre Repentir me parait ſincère; mais c'eſt la privation de votre charge, la honte d'être connu, qui la cauſe; je ne vois pas que vous ayez fait un ſincère retour ſur vous-même; je me perſuade que le cri impérieux de la conſcience vous force à en demander pardon, & que la crainte des peines temporelles & ſpirituelles en eſt la ſource; vous vous repentez, vous l'avouez publiquement: ce ſerait un acte louable; ce ſerait, dis-je, un ſigne de vrai repentir, ſi vous inſtruiſiez vos Concitoyens des choſes qui leur ſont inconnues; mais vos fautes étaient publiques avant que vous les avouiez. Toutes étaient écrites & aucune de vos démarches, de vos actions, pas même les plus ſecrètes, ne nous étaient cachées; vous aviez mille argus qui vous épiaient, en un mot les cris des miſérables, la faim dont étaient preſſés ces infortunés ſe faiſaient entendre. Ici c'était une veuve éplorée, là des enfans qui reclamoient votre juſtice, ou plutôt celle du Monarque dont vous ne deviez être que l'écho; vous abuſâtes d'une portion de l'au-

torité qu'il vous avait confié ; vous dépouillâtes celui-ci, pour enrichir celui-là ; vous soulevâtes des émeutes pour y incriminer l'innocent ; vous fites plus, vous associâtes des gens que l'or & l'argent avaient gagné. Ils firent plus que vous en suivant vos traces, & après avoir été instruits à votre école, ils se sont rendus experts dans l'art de médire, de ramper, de briguer : quelle désolation n'a pas causé le trouble qu'ils mirent dans cette contrée, suivant vos funestes leçons. Ah ! cher frère, reconnaissez l'énormité de vos fautes. Le repentir est trop prompt pour le croire sincère, l'aveu de vos incursions trop caché ; ce n'est point ici qu'on se repent, c'est en avouant tout & ne célant rien. Que puis-je dire en cette circonstance, sinon de persévérer dans votre résolution ; qui sait si ce repentir part du fond du cœur ; qui sait même si vous avez fait ce ferme propos de ne plus retomber ; oserai-je assurer au Monarque & à vos Concitoyens que vous êtes resolu à restituer ce que la sordide avarice vous leur a fait enlever ; rendrez-vous un père mort de faim à vos enfans, rendrez-vous l'époux à cette mére de famille ; rendrez-vous l'état que vous fites manquer au jeune homme : en un mot comment pourrez-vous restituer la réputation que vous avez enlevé à toute la contrée de Lelespont ? Vos biens sont immenses,

abandonnez-les entre des mains économes qui nourriront les infortunés à qui vous avez enlevé les moyens de ſuivre leur carrière, en leur ôtant un père; récompenſez les ſueurs, les veilles & les dépenſes qu'ont cauſé vos fourberies, votre trahiſon, à ces jeunes & généreux Atheletes qui s'exreposèrent pour la défenſe de leur Patrie. Comment enſuite rendre l'éclat de la réputation que vous avez ternie? De telle manière que vous puiſſiez vous y prendre, jamais vos Compatriotes ne pourront jouir de la même conſidération de leurs Roix, ou ce ne ſera qu'à la longue; car le mal fait plus d'impreſſion que le bien. Ces doux & paiſibles Citoyens n'avaient jamais éprouvé pareille cataſtrophe, il vous était reſervé de ternir une Nation famée & de lui imputer des crimes & des maſſacres. Qui vous répond que votre exemple n'a pas entraîné & enveloppé ſous les mêmes ruines que vous une centaine de Citoyens dévoués à leur patrie? Ah! cher frêre, peſez dans une juſte balance vos crimes, & voyez ſi vous méritez un pardon auſſi prompt.

Ce ſerait vous endormir d'une trop flatteuſe eſpérance que de vous le promettre avant une rigoureuſe pénitence, & avant que vous ne m'euſſiez donné ainſi qu'à votre Monarque en qui la bonté eſt innée, & à vos Concitoyens qui ne demandent que

la paix, des ſignes non équivoques d'un repentir. La reſtitution eſt un point ſans laquelle je ne puis vous donner la conſolation d'être remis au nombre de vos frères.

Il faut d'abord vous dépouiller de vos biens & les abandonner aux pauvres.

Réparer vos ſcandales par une longue & dure pénitence, renoncer aux honneurs, gémir ſous la haire & le cilice, en un mot déſavouer vos erreurs & dire que le vil intérêt vous entraîna à en agir ainſi, &c.

Voilà, cher frère, les moyens que je puis vous donner & vous engager à ſuivre, ſi vous voulez réparer vos torts : à mon particulier je prie le ciel de vous accorder ſes graces.

Je ſuis le P. CACHET, ex-Jéſuite.

Du Japon ce 10 *de Juin* 1789.